

Richard Wolff : Effondrement – L’Iran, tombe de l’empire américain

Le Professeur Richard Wolff explique comment la guerre en Iran détruit les fondations de l’empire américain. Suivez le Professeur Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X /Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Professeur Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : buymeacoffee.com/gdiesen Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Professeur Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Bienvenue à nouveau. Nous retrouvons le professeur Richard Wolff pour parler des évolutions de l’économie américaine, de l’économie mondiale, et aussi pour essayer de comprendre la rencontre qui vient d’avoir lieu entre Xi et Trump. Merci d’être avec nous, c’est un plaisir de vous revoir.

#Richard Wolff

Merci beaucoup, Glenn Diesen. Je suis vraiment heureux d’être ici.

#Glenn

Je me demandais quelle était, selon vous, la principale leçon à tirer de cette rencontre à Pékin entre le président américain et les dirigeants chinois. Parce que, bien sûr, je pense que Trump voulait arriver là-bas en position de force. Mais en réalité, ça montre plutôt que les États-Unis sont aujourd’hui dans une position plus faible. Et encore une fois, la situation n’est pas stable, ni pour les États-Unis, ni pour le reste du monde. Qu’avez-vous retenu de cette rencontre, et à quoi peut-on s’attendre maintenant ?

#Richard Wolff

Eh bien, je pense que tout est en train de se rejoindre, en tout cas dans mon esprit, pour montrer clairement qu’on vit un moment de transition dans l’histoire de l’humanité. C’est une transition qui marque la fin de la domination de l’empire américain, domination qui dure, grosso modo, depuis la Seconde Guerre mondiale. Cette période est terminée. L’empire américain est en déclin. Je dirais même que l’économie américaine en subit les conséquences. Mais, que vous soyez d’accord ou non avec ça, les Chinois, eux, sont sur une phase ascendante, un peu comme les États-Unis l’étaient pendant l’essor de leur capitalisme, dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle et une grande partie du vingtième.

Et c'est devenu la puissance dominante avec la Première Guerre mondiale, parce que tous ses concurrents potentiels, y compris les Britanniques, se sont détruits entre eux. C'est une leçon d'avertissement : si on laisse un système se développer comme l'a fait le capitalisme occidental, on finit par assister à la destruction de tous par tous, une sorte de moment hobbesien terrible dans l'histoire mondiale. Les États-Unis y ont échappé parce qu'ils étaient protégés par l'Atlantique d'un côté et le Pacifique de l'autre. Sans cette réalité géographique, ils auraient été entraînés tout autant dans les Première et Seconde Guerres mondiales, comme tous leurs concurrents potentiels qui, eux, ont été détruits. Donc cet empire, à ce moment-là, aurait dû clairement montrer qu'il n'était que temporaire. Autrement dit, les Américains, et les autres aussi, auraient dû comprendre que cela ne pouvait pas durer.

Les États-Unis debout, et tout le reste du monde à genoux. Les États-Unis auraient dû le savoir, mais ils ne l'ont pas vu venir. La seconde moitié du vingtième siècle restera, je pense, comme une période d'un pro-américanisme presque hystérique. Une époque où les États-Unis ont entraîné beaucoup de pays à croire que s'attacher à eux, c'était miser sur le cheval gagnant, celui dont on était sûr qu'il remporterait la course. Alors qu'en réalité, on aurait dû comprendre que ce cheval-là courait très bien, oui, mais que tôt ou tard, les autres finiraient par le rattraper. Vous ne l'avez pas vu. Et vous allez en payer le prix fort. Aujourd'hui, les prochains gagnants de cette partie, les Chinois, vous montrent que depuis trente, peut-être quarante ans, ils ont fait mieux que l'Occident sur le plan économique. Beaucoup mieux. Deux à trois fois mieux, en termes de croissance.

Le taux moyen de croissance du PIB américain tourne autour de deux, deux et demi pour cent par an. Et celui de la Chine, c'est environ trois fois plus. Bon, autrement dit, c'était juste une question de temps. Et si la rencontre entre Trump et Xi a montré quelque chose, c'est bien que l'un des deux sait qu'il a le temps pour lui... et que l'autre ne l'a pas. Aujourd'hui, un camp veut le libre-échange, le multilatéralisme, l'ouverture à tout, le ton conciliant, du genre "trouvons un terrain d'entente". Et l'autre camp, lui, essaie de frapper la Chine à chaque occasion, sans se laisser décourager par l'échec répété de toutes les tentatives pour la freiner ou l'arrêter. C'est flagrant. Ça, c'est le premier niveau. Le deuxième, et arrête-moi Glenn si je parle trop longtemps, le deuxième niveau, c'est que la Chine est — et là je parle en tant que professeur d'économie — un programme de développement tout à fait unique.

Il faut bien comprendre ça. Quelle que soit la signification de l'expression « socialisme à la chinoise » — et elle veut dire des choses différentes selon les gens —, pour moi, ça a toujours voulu dire ceci : la Chine n'est pas capitaliste au sens où on définit habituellement les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Europe de l'Ouest, et tout ça. Pourquoi ? Parce que l'entreprise privée n'est pas la forme quasi universelle de production et de distribution des biens et des services. Mais, d'un autre côté, la Chine n'est pas non plus l'Union soviétique. Ce n'est pas un pays où l'État possède et gère toute l'industrie et une grande partie de l'agriculture. Non, ce n'est pas ça. La Chine n'est ni l'un ni l'autre, et c'est

volontaire. Alors, qu'est-ce que c'est ? Eh bien, c'est un système hybride. Hybride, parce qu'en gros, la moitié de son économie repose sur des entreprises capitalistes privées, chinoises et étrangères, et l'autre moitié sur des entreprises publiques, appartenant et gérées par l'État chinois.

Et tout cela est dirigé par un gouvernement très puissant, lui-même supervisé par le Parti communiste chinois. C'est une structure vraiment remarquable — rien à voir avec l'Union soviétique, ni avec les États-Unis ou l'Europe de l'Ouest. C'est un modèle unique, sui generis. C'est son propre système. De la même façon, la Scandinavie pouvait se dire socialiste, avec ses programmes publics et tout ce qui va avec depuis des décennies. C'est une forme de socialisme. L'Union soviétique avait parfaitement le droit de s'appeler l'Union des Républiques socialistes soviétiques, compte tenu de ce qu'elle faisait. Et les Chinois ont, eux aussi, tout à fait le droit de définir un socialisme sous une autre forme. Pourquoi est-ce important ? Parce que, ce qu'on a vu, sans forcément le nommer ainsi, c'est une compétition qui dure depuis environ soixante-dix ans entre le capitalisme privé, le capitalisme d'État — si vous me permettez, celui de l'Union soviétique — et puis cette forme hybride, étrange, ou, si vous préférez, une autre version encore du socialisme soviétique.

Personne n'a le droit exclusif à ce nom. Il n'existe pas de bureau central qui décide si vous y avez droit ou non. Donc, on parle de socialisme scandinave, de socialisme soviétique, de socialisme chinois, et d'autres encore. Mais ce qu'on a vu, qu'on veuille l'admettre ou pas, c'est qu'ils sont tous engagés dans une lutte. Dans cette lutte, dans cette course, dans cette compétition, le socialisme soviétique s'est effondré. Il a laissé place au socialisme scandinave, si vous voulez, ou au socialisme d'Europe de l'Ouest, si vous préférez, ou encore au socialisme de Bernie Sanders et de ceux qui lui ressemblent, si vous voulez, et puis au socialisme de Xi Jinping, celui de la Chine. Et ils ont continué à se mesurer les uns aux autres. Et là, je dois dire, avec ma casquette d'économiste : les Chinois ont gagné.

Au moins à ce stade, ils ont prouvé, oui, prouvé, qu'on peut passer d'une situation de pauvreté extrême à un niveau de vie remarquablement élevé, avec un dynamisme économique incroyable. Les Chinois, eux, l'ont fait. Je veux rappeler quelque chose, et c'est un point personnel : quand je faisais mon doctorat en économie ici, aux États-Unis, le domaine le plus populaire parmi les étudiants comme moi, c'était ce qu'on appelait le développement économique. Tout tournait autour d'une question : comment les pays pauvres d'Asie, d'Afrique, d'Amérique latine, et d'ailleurs pouvaient-ils s'en sortir ? Et, sans même nous en rendre compte, nous avions une approche d'une arrogance incroyable. Nos professeurs auraient dû le voir, mais nous, les étudiants, on pensait avoir le monopole du savoir sur la manière d'y parvenir.

On était formés, puis on partait travailler comme consultants pour l'ONU ou comme spécialistes du développement. Beaucoup de mes camarades de master ont fait ça, et ils sont devenus de vrais experts dans ce domaine, ce que nous pensions être aussi. Les États-Unis ont aidé beaucoup de pays de cette façon, en Asie, en Afrique, en Amérique latine. Comme vous le savez, des gens de Norvège et d'autres pays faisaient la même chose. Mais on n'allait pas en Chine, parce que la Chine était communiste. Il n'y a donc pas eu de plan Marshall pour la Chine. Aucune mission de

développement économique n'a été envoyée par mon université ou par le gouvernement... rien du tout. Les Chinois n'ont reçu aucune aide. Et pourtant, ils s'en sont mieux sortis que tous les pays qui, eux, en ont reçu. Alors là, on se dit quoi ? On se dit que la Chine a gagné, malgré le fait qu'elle ait dû tout faire, pratiquement, toute seule.

Même l'aide initiale qu'ils avaient reçue de l'Union soviétique s'est un peu essoufflée quand les Chinois et les Russes ont commencé à se brouiller dans les années soixante. Donc, les Chinois ont vraiment fait l'essentiel du travail d'organisation, de planification et de structuration par eux-mêmes. Et, quelle que soit la manière dont on comprend le rôle des capitalistes privés arrivés au cours des trente dernières années — qui ont joué un rôle important et méritent aussi une part du mérite pour la croissance —, on ne peut pas retirer aux Chinois le fait qu'ils ont supervisé l'ensemble du processus. Ils ont tout contrôlé, tout régulé. En fin de compte, quand M. Trump se rend en Chine, il se retrouve face à la défaite du modèle américain et à son remplacement par le modèle chinois.

Si j'étais un économiste militant en Asie, en Afrique, en Amérique latine, ou même en Europe de l'Est, c'est le modèle chinois que je voudrais étudier, dont je m'inspirerais, en l'adaptant à nos propres réalités. Parce que c'est eux, le grand exemple, pas les États-Unis. Et ça, ça change tout. Même s'il n'y avait pas d'alliance des BRICS — et il y en a une —, le simple fait qu'elle existe est déjà significatif. Ce qui est intéressant, c'est qu'en Inde, on en parle très peu, alors que les grands médias chinois, eux, y accordent beaucoup d'attention. Mais à long terme, ces pays des BRICS diffusent le modèle chinois dans le reste du monde. Et sans doute que, sur le plan historique, c'est leur rôle. Donc, je pense que les enjeux de cette rencontre sont énormes, même si, d'après ce qu'on en sait pour l'instant, les sujets concrets qu'ils ont abordés semblent beaucoup moins importants.

#Glenn

C'est intéressant, ce que vous soulignez. En fait, l'économie politique, à mon avis, est devenue une idéologie. Sur le plan conceptuel, elle peut être plus proche de nous... ou plus proche d'eux. Je pense que tout ça s'est vraiment figé pendant la guerre froide. D'un côté, on avait les capitalistes, de l'autre les communistes. Un camp se disait démocratique, l'autre autoritaire. Et tout ça s'est cristallisé en identités. Mais il y avait des conditions particulières à cette époque. Après la Seconde Guerre mondiale, les États-Unis étaient une puissance économique immense. Les États-Unis étaient aussi militaristes. C'était tout simplement la réalité du moment. Mais ces situations ne sont pas permanentes. Parce que, si on y pense, Alexander Hamilton avait fait remarquer un jour que si la Grande-Bretagne avait été une puissance terrestre en Europe, elle aurait été aussi autoritaire que les Allemands ou les Russes de l'époque.

Et, vous savez, certains diraient que cette logique se tient. Oui, elle se tient, parce que, si vous êtes une puissance terrestre avec d'immenses frontières et beaucoup de pays voisins, vous devez maintenir une armée permanente très importante, même en temps de paix. Et quand on a une armée aussi massive en temps de paix, cette armée peut aussi être utilisée contre sa propre population. Du coup, il n'y a pas vraiment de pression pour préserver la paix, ni beaucoup d'élan

pour des réformes qui profiteraient au public. Mais tout ce raisonnement reposait sur l'idée que les États-Unis et le Royaume-Uni étaient, en quelque sorte, des États insulaires de fait, avec une tendance plus marquée vers la démocratie libérale et la liberté des citoyens. Mais alors, que se passerait-il s'ils se militarisaient à leur tour ?

Alors, vous savez, il n'y a pas de raison pour que les choses restent figées. Au fil des décennies, avec la forte militarisation des États-Unis, on pouvait s'attendre à ce que certaines libertés commencent à s'effriter. On ne peut pas avoir un complexe militaro-industriel aussi énorme et penser que les électeurs garderont la main sur l'avenir du pays. Ce que je veux dire, c'est qu'on a un peu l'impression que les rôles se sont inversés. Bien sûr, la Chine a ses propres problèmes d'autoritarisme et tout ça, mais malgré tout, elle a surtout mené une politique de paix, pour ne pas freiner son développement.

Eh bien, c'est les États-Unis qui se sont trop militarisés. Et même sur le plan économique, le modèle chinois ressemble aujourd'hui davantage à celui de l'Amérique du dix-neuvième siècle, plutôt qu'à ce qu'est l'Amérique actuelle. Alors, sans vouloir exagérer, comment voyez-vous... Est-ce que vous pensez que le déplacement du pouvoir entre les États-Unis et la Chine remet en cause certaines de ces idées toutes faites, ces présupposés idéologiques sur, disons, cette idée d'un chemin universel vers le développement ? L'idée que, pour se développer, la Chine devrait forcément nous ressembler. Alors qu'en réalité, on dirait bien qu'ils ont trouvé une formule qui fonctionne. Oui.

#Richard Wolff

Je suis convaincu, à ce stade, compte tenu de ce que j'ai vu et de ce que j'observe — comme vous l'observez aussi — que les Chinois ont montré que ce modèle hybride, à la fois étatique et privé, dirigé par un appareil gouvernemental et politique qui se définit lui-même comme socialiste, est une construction vraiment unique. Mais il faut reconnaître qu'il a produit des résultats. Et ça, c'est déjà très convaincant pour beaucoup de pays dans le monde, et c'est bien normal. Au fond, nous cherchons tous comment faire les choses, comment résoudre les problèmes, comment avancer vers l'avenir. Et les Chinois affirment aujourd'hui, avec toute la confiance qui va avec, qu'ils ont trouvé la formule. Peut-être qu'il existe une meilleure voie, mais si c'est le cas, personne ne la propose.

Quelle autre voie de développement, ailleurs, peut vraiment se vanter d'avoir accompli ce que nous avons fait ? Le président des États-Unis rentre chez lui et, dans son style un peu fou, écrit sur son petit compte, là, sur les réseaux sociaux, qu'il veut une salle de bal aussi grande, à la Maison-Blanche, que la magnifique pièce où Xi Jinping l'a reçu. On dirait le scénario d'une pièce écrite par un dramaturge pas très doué, franchement. Moi aussi, j'aimerais bien avoir ce qu'il a, d'accord ? Le monde entier aimerait connaître la croissance économique que la Chine a affichée ces trente dernières années. Aucun autre pays n'a réussi ça. Même l'Inde, qui voudrait redevenir ce modèle, doit encore le prouver. Elle a fait des progrès, oui, mais c'est la Chine qui est là, bien installée, et qui peut se sentir très à l'aise.

Je veux aussi insister sur le fait que la Chine a accompli tout cela sous le parapluie de l'empire américain. L'une des raisons pour lesquelles elle ne se précipite pas et ne veut pas pousser les États-Unis à faire quelque chose de catastrophique, c'est qu'après tout, pourquoi se presser ? Les Chinois s'en sortent remarquablement bien dans un monde où le dollar américain est la monnaie universelle, et où les États-Unis possèdent environ sept cents bases militaires à travers la planète. Et nous, nous en avons une seule, à Djibouti. Franchement, c'est presque ridicule. Ils n'ont aucune raison de bouleverser la situation mondiale, puisqu'ils prospèrent très bien à l'intérieur de ce système. Vous savez, si les BRICS ne développent pas leur propre monnaie — et je ne veux pas être critique envers la Chine — c'est parce qu'il n'y a pas de réelle pression venant de la Chine, qui domine pourtant les BRICS sur le plan économique.

Pourquoi se presser ? On s'en sort plutôt bien. Et si les États-Unis décidaient de se retirer, de ne plus être une puissance impériale, rien ne dit que tout continuerait à aller aussi bien. À mon avis, dans les cercles de décision chinois, ils en sont très conscients. J'ai parlé à suffisamment d'intellectuels chinois dans ma vie pour savoir qu'ils comprennent exactement ce que je viens de dire. C'est même d'eux que je le tiens. Il a fallu qu'on me secoue un peu pour que je prenne conscience que c'est justement leur expérience qui leur apprend à dire : du calme. Trouvons une manière d'avancer sans tomber dans le piège de Thucydide. Ne rejouons pas cette histoire.

Tu sais, la Grande-Bretagne a dû mener deux guerres. Je sais que je t'en ai déjà parlé, Glenn. Elle a dû affronter la guerre d'Indépendance, puis la guerre de mil huit cent douze, en essayant d'écraser l'indépendance des États-Unis. Ils ont échoué, à leur propre surprise. Ils avaient une grande armée et une puissante marine. Les États-Unis, eux, n'avaient presque rien. Et pourtant, les Britanniques ont perdu. Après deux guerres, c'en était fini. Pendant plus d'un siècle ensuite, plus de guerre. Ils ont échappé au piège de Thucydide. Il leur a fallu deux défaites pour y arriver. Et les Chinois, quel est leur espoir ? Réussir la même chose, mais sans passer par deux guerres, parce qu'aujourd'hui, on ne peut plus se le permettre. Et aux États-Unis, une guerre contre la Chine, c'est devenu une hypothèse que nos dirigeants politiques considèrent comme acquise.

Ils le supposent tout simplement. C'est presque automatique. Sinon, ils devraient admettre que le temps, l'histoire et l'économie montrent que l'empire américain est désormais terminé. Et peut-être que la vraie question, celle dont nous, Américains, devrions vraiment débattre, c'est la suivante : la prochaine phase de l'histoire humaine sera-t-elle un nouvel empire, cette fois chinois ? Ou serons-nous enfin capables de construire un système mondial, multinational et multilatéral, comme on en voyait déjà les prémices avec la Société des Nations après l'horreur de la Première Guerre mondiale, ou avec les Nations Unies après celle de la Seconde ? Est-ce que ces horreurs nous aideront, cette fois, à prendre une nouvelle direction ?

Je remarque que les Chinois en discutent. Ici, on n'en parle pas du tout, parce que l'idée que ce soient nos seules options est tellement difficile à accepter pour les Américains qu'ils préfèrent rester dans le déni, s'imaginer que l'empire américain est encore bien vivant. Alors, si vous voulez comprendre pourquoi le dirigeant de ce pays agit comme il agit... Je sais qu'il est courant de lui

prêter du narcissisme ou des troubles mentaux, d'une forme ou d'une autre. Moi, je n'y crois pas. Enfin, peut-être que c'est vrai, mais je ne pense pas que ce soit important. Il joue simplement le rôle qui correspond à l'époque où nous en sommes.

Si ce n'était pas lui qui le faisait, l'autre l'aurait fait. Et par "l'autre", d'ailleurs, ça peut être M. Biden, Kamala Harris, ou n'importe lequel des autres. On va prendre le Groenland. On va prendre le Panama. On va faire du Canada le cinquante et unième État. C'est le geste typique de quelqu'un dont le navire est en train de couler, et qui s'agite avec des conquêtes et des expansions imaginaires, parce que les vraies ne sont plus possibles. Le mieux qu'il puisse faire, c'est d'arracher M. Maduro et sa femme de leur lit en pleine nuit, et de les mettre en prison ici, à New York. Franchement, c'est un effort pathétique, un geste de désespoir.

#Glenn

C'est une façon intéressante de présenter les choses. Mais bon, étant donné que les deux camps ont des intérêts différents... En gros, la Chine considère que le temps joue pour elle. Plus les États-Unis s'accrochent à ce privilège exorbitant, celui de diriger le système international, plus ils finiront par s'affaiblir d'eux-mêmes. Donc, pour la Chine, il s'agit simplement de gérer la situation, de tenir jusqu'au bout. En clair, on a les États-Unis, puissance hégémonique en déclin — au moins relatif —, et la Chine, qui monte en puissance comme le challenger. Le temps, en quelque sorte, fera le reste, et le monde basculera vers la multipolarité.

Donc, leur principal objectif devrait être de ne pas faire de vagues, de s'assurer que tout cela ne débouche pas sur un conflit. C'est encore une période délicate de l'histoire à gérer. Du côté américain, on voit plutôt un objectif de restauration de l'empire, c'est-à-dire de... enfin, je ne suis pas sûr que... je me demande si... oui, non, probablement qu'ils pensent encore que c'est possible. Mais puisque ces visions du monde divergent sur la direction que prend la planète, comment voyez-vous cela se traduire concrètement dans les exigences de ces discussions ? Parce que, si on regarde cette rencontre entre Xi et Trump, qu'est-ce que chaque camp chercherait précisément à obtenir de l'autre ?

#Richard Wolff

Eh bien, je pense que, si je devais deviner — et je comprends la logique de votre question —, mon impression, c'est que ce que les Chinois veulent, c'est exactement ce que vous venez de dire : ne pas faire de vagues. Essayons d'apaiser les tensions, essayons de régler nos problèmes. Si on peut se mettre d'accord sur le fait qu'il vaut mieux que le détroit d'Ormuz reste ouvert plutôt que fermé, alors mettons-nous d'accord là-dessus, que ce soit notre objectif commun. Vous, vous travaillez de votre côté pour qu'on s'en approche, et nous, on fait de même de notre côté. Ce qui est hors de propos... je crois que les Chinois ont peut-être dit ça à propos de Taïwan, mais ça va bien au-delà de

cette question. Nous ne voulons pas de guerre. Nous ne voulons pas d'un sujet explosif, ni parce que vous voudriez reconstituer votre empire, ni parce que, de notre côté, nous voudrions précipiter l'histoire sous prétexte que nous ne sommes pas satisfaits de notre rythme de croissance actuel.

Nous, on veut quelque chose de plus grand. Vous savez, cette logique qui rappelle le concept de Lebensraum — si vous vous souvenez de l'argument allemand — l'idée qu'il nous faut plus d'espace pour vivre. Ou la version israélienne du Lebensraum, quand on parle de prendre le sud du Liban, ce genre de choses. Pour les États-Unis, j'ai bien peur, en regardant nos dirigeants aujourd'hui et la façon dont ils s'expriment, que si on les prend au mot, ils n'entendent pas ce message. Ils n'entendent pas non plus cet appel venu de la Chine. Ils ne veulent pas travailler à ce niveau-là. Ce qu'ils veulent, c'est la liberté d'essayer de ranimer l'empire. Et ils veulent que les Chinois les aident à le faire. Mais les Chinois ne le feront pas.

Les Chinois ne vont pas les provoquer. Les Chinois ne vont pas les attaquer. Mais ils ne vont pas non plus les laisser faire. Et laissez-moi vous donner un exemple : l'Iran. Quel est le problème avec l'Iran ? Eh bien, dans l'imaginaire de la direction américaine, l'Iran pose problème parce que, premièrement, nous ne contrôlons pas à qui ils vendent leur pétrole. Deuxièmement, nous ne contrôlons pas avec qui ils s'allient. Et donc, ils s'allient avec les Houthis, avec le Hezbollah, avec le Hamas. Et ça, c'est un problème pour notre allié, Israël. Nous ne voulons pas qu'ils fassent ça. Ensuite, nous préférierions qu'ils ne soient pas alliés avec la Russie et la Chine, ce qu'ils sont pourtant. Et donc, voilà ce que nous voudrions.

Nous voudrions nous débarrasser du régime qui fait tout ça, le remplacer par un allié des États-Unis, et diviser l'Iran en trois ou quatre autres pays. Si vous connaissez un peu l'histoire, vous savez que l'Iran était bien plus grand qu'il ne l'est aujourd'hui, autrefois, et qu'il y a pas mal de pays dans cette région du monde qui, si on regarde leur passé, faisaient partie de la Grande Perse. Les États-Unis veulent donc refaire ce qu'ils ont déjà fait avec la Grande-Bretagne : détacher des morceaux de la Perse pour en faire les États du Golfe, et ainsi de suite. Mais ils veulent aller plus loin. Ils veulent faire tout ça. Et ils pensaient qu'ils en étaient capables. Alors ils ont avancé, et ils l'ont fait.

Et les Chinois regardent tout ça en se disant : on ne peut pas laisser faire. Et ce n'est pas seulement à cause du pétrole, ça, c'est une erreur. La Chine a des réserves de pétrole depuis deux mille dix-huit. Elle possède les plus grandes réserves stratégiques de pétrole au monde, bien plus importantes que celles des États-Unis, qui en ont aussi, mais dont environ la moitié, voire plus, a déjà été utilisée. Donc la Russie... enfin, la Chine, n'est pas dans l'urgence pour le pétrole. Mais elle ne veut pas de perturbation à long terme. Et surtout, elle ne veut rien de ce que les États-Unis veulent en Iran. La Chine veut que l'Iran reste en place, qu'il continue de gérer le détroit d'Ormuz comme avant, qu'il reste un bon allié de la Russie et de la Chine, et voilà. Ils veulent simplement qu'on leur fiche la paix. C'est ça, leur position. Les États-Unis, eux, ont leur propre fantasme. À mon avis, c'est une sorte de microcosme de la situation actuelle. Alors la vraie question, c'est : où ailleurs dans le monde ?

Une fois que cette histoire avec l'Iran sera réglée — et remarquez, on sait tous à peu près comment ça va se terminer, même si on ne peut pas en prévoir les détails — les États-Unis ne pourront pas aller plus loin sur ce projet. C'est fini. Ils n'ont pas les moyens militaires. Ils n'ont pas les moyens économiques, ni politiques, rien de ce qu'il faut pour gagner la bataille imaginaire qu'ils s'étaient inventée. Donc, ils vont devoir aller chercher un autre terrain pour leur fantasme. Par exemple, à Cuba, ils pourraient bien se donner en spectacle en effaçant l'héritage de Fidel Castro et en redessinant le pays pour en refaire le paradis du jeu qu'il était avant mille neuf cent cinquante-neuf. Voilà. Je ne sais pas ce que la Chine fera à ce moment-là. Elle a déjà laissé entendre qu'elle pourrait protéger Cuba. Et ça, c'est la grande décision. Et ce n'est pas seulement à propos de Cuba. C'est partout où les États-Unis décideront de concentrer leurs efforts. Mais celui qu'ils viennent de tenter en Iran... ça, ça n'a pas marché.

C'était une erreur. Ils ont mal compris. Je ne pense pas qu'ils en tireront la leçon. Je ne crois pas... j'espère me tromper, mais je ne crois pas voir, aux États-Unis, une vraie prise de conscience de ce qui s'est passé, même après la défaite. D'ailleurs, presque toutes les tendances politiques, à part le noyau dur des partisans de M. Trump, même les néoconservateurs de ce pays, menés par M. Kagan par exemple, ont reconnu que c'était une défaite. Autrement dit, ils savent qu'ils se sont plantés. Ils feront d'Israël un bouc émissaire s'il le faut. Ils feront de M. Trump un bouc émissaire s'il le faut. Mais ont-ils compris la leçon ? La leçon plus large que j'essaie de souligner ici, où la Chine et l'Iran jouent un rôle important ? Je ne crois pas. Donc, je m'attends à voir encore des tentatives d'un empire en déclin, qui cherche à se convaincre qu'il lui reste encore quelques années devant lui.

#Glenn

Mais dans cet effort pour faire renaître l'empire, quelle serait la stratégie ? Comment cela pourrait-il se réaliser ? Même si ce n'est pas vraiment faisable, il doit bien y avoir un plan de bataille quelque part. Par exemple, on a l'impression que, en regardant certaines actions de ces deux dernières années, le contrôle de l'énergie est perçu comme une source essentielle de pouvoir. On le voit dans les attaques contre l'énergie russe, contre le Venezuela, contre l'Iran. Et même aujourd'hui, on sent chez certains responsables politiques européens une forme de reconnaissance du fait que leurs exportations de gaz pourraient reprendre depuis la Russie vers l'Europe, une fois que les États-Unis auront pris le contrôle de cette infrastructure énergétique. Parce que, encore une fois, ce sont eux qui ont détruit Nord Stream, et maintenant ils veulent, en gros, s'approprier cette infrastructure, pour que le gaz puisse recommencer à circuler. Mais au-delà de la question énergétique, comment les États-Unis pourraient-ils, autrement, faire renaître l'empire ?

#Richard Wolff

Je ne le vois pas. Je ne vois pas non plus l'énergie. Pour moi, l'erreur d'avoir voulu aller trop loin, en essayant de contrôler le pétrole iranien, a eu une conséquence totalement inattendue : elle a remis en question le pétrole des États du Golfe. Je veux que tout le monde le sache : au plus fort de la guerre, Benjamin Netanyahu s'est rendu aux Émirats arabes unis, en pleine guerre, en essayant

désespérément — et je tiens ça, vous savez, du Wall Street Journal, pas de sources de gauche ou quoi que ce soit du genre — il s'y est rendu pour convaincre les Émirats de se ranger aux côtés d'Israël dans la guerre contre l'Iran. Et les Israéliens ont essayé d'amener le reste des États du Golfe à les rejoindre.

Et les autres États du Golfe ont dit : non, absolument pas. Nous ne ferons pas ça. Bon, ça veut dire que les autres États du Golfe ont compris, premièrement, qu'avoir une base américaine sur leur sol, ce n'est pas une protection. En réalité, ça fait d'eux une cible à détruire. On ne peut pas continuer comme ça. On ne peut pas compter sur les États-Unis pour ça. Impossible. Et ils voient aussi très bien ce qu'est la Chine. Ces pays vendent déjà du pétrole à la Chine, dans bien des cas. Donc, si les États-Unis comprennent bien la situation, non seulement ils n'ont pas obtenu le pétrole iranien, mais ils ont aussi perdu une partie de l'influence qu'ils exerçaient sur les États du Golfe. Au final, ils vont se retrouver avec, disons, les Émirats arabes unis.

Il n'est même pas certain qu'ils gardent l'Arabie saoudite, qui, on le voit bien, lève le doigt pour sentir d'où vient le vent et diversifie ses partenaires dans le monde, parce qu'elle s'adapte à ce dont nous parlons ici, vous et moi. Si j'ai raison, et si c'est bien le piège de Thucydide, alors le monde entier, chaque pays, doit repenser sa relation avec les États-Unis, d'un côté. C'est pourquoi je dirais que cette aventure ratée avec l'Iran est un moment crucial, parce que c'est une tentative américaine qui non seulement a échoué, mais qui arrive à un moment où les conséquences vont s'enchaîner. Pour le dire autrement, la guerre du Vietnam menée par les États-Unis, puis la guerre en Afghanistan, ont toutes deux été perdues par les États-Unis — perdues, complètement.

La guerre du Vietnam a été menée contre le Parti communiste du Nord-Vietnam, dirigé par Hô Chi Minh. Et qui dirige le Vietnam aujourd'hui ? Ce même parti politique. L'ennemi des États-Unis est au pouvoir. Ça veut dire qu'ils ont gagné, et que nous, aux États-Unis, nous avons perdu. La guerre en Afghanistan, c'était contre les talibans. Et qui gouverne l'Afghanistan aujourd'hui ? Les talibans. Ils ont gagné. Nous avons perdu. Mais à l'époque de la guerre du Vietnam, dans les années soixante-dix, puis bien plus tard en Afghanistan, l'histoire du monde n'avait pas encore évolué comme elle l'est aujourd'hui. Ces défaites-là ne pouvaient donc pas ébranler la conscience mondiale de la même manière que celle-ci le fait. Ce n'est pas que cette défaite soit plus grande ou plus petite. Ces adjectifs, en réalité, ne s'appliquent pas.

C'est le contexte qui fait parler le texte comme il le fait. Et ce contexte-là, on l'a surtout vu lors de la visite de Trump chez Xi Jinping. C'est ce même contexte qui nous donne le sens de la défaite en Iran. Et ça, ça restera, peu importe ce que dit M. Trump — qu'il aurait une victoire grâce à un changement de régime, expression qu'il essaie d'utiliser comme euphémisme pour l'assassinat d'un ayatollah, aussitôt remplacé par un autre qui applique la même politique. On va appeler ça un changement de régime. C'est une blague. Et c'est une blague qui ne fonctionne pas. Et c'est la pire des blagues. La pire, c'est celle où la personne qui la raconte s'attend à des rires, et où tout le monde la regarde, parce que personne n'a compris ce qu'il y avait de drôle.

#Glenn

Je me souviens que, au tout début de cette guerre contre l'Iran, Lindsey Graham était passé aux infos. Il faisait partie de ce groupe qui répétait tous le même argument : que ce serait une douleur à court terme pour un gain à long terme. Tout le monde voyait ces éléments de langage revenir jour après jour. Mais lui, il insistait sur une idée en particulier : qu'on allait gagner énormément d'argent une fois qu'on contrôlerait le pétrole iranien. Les hypothèses qu'ils semblaient avoir sur la façon dont cette guerre allait se terminer... c'était qu'il y aurait un effondrement de l'Iran, et que tout le pétrole finirait entre les mains des États-Unis. Franchement, c'est assez incroyable. Je ne sais pas comment on peut en arriver à de telles suppositions. Mais au final, comme vous l'avez dit, ce que ça a vraiment provoqué, c'est l'incendie du Moyen-Orient tout entier, y compris chez les alliés mêmes des États-Unis.

Et les Européens le voient, tout comme les Asiatiques de l'Est. Tous se demandent jusqu'à quel point c'est une bonne stratégie de se placer en première ligne. Mais cela semble affaiblir une stratégie plus large des États-Unis, une manière dont ils auraient pu se repositionner après la montée en puissance de la Chine. Parce que je suppose que les États-Unis ont voulu, après la mondialisation — qui a été en quelque sorte un processus d'américanisation du monde —, que face à la montée de la Chine, s'ils ne pouvaient pas la vaincre, ils se replient sur une région géoéconomique exclusive. En gros, dire aux Européens : « Vous ne commercez plus avec la Chine, vous achetez notre technologie », et essayer ainsi de diviser le monde selon ces lignes-là. Mais aujourd'hui, cela semble aussi échouer, si, comme vous l'avez dit, c'est bien la leçon que l'on tire de la guerre en Iran : les États arabes n'auraient pas dû miser entièrement sur les États-Unis.

#Richard Wolff

Oui, ils n'auraient pas dû. Et les Européens n'auraient pas dû le faire non plus. Mais ça, c'est toujours la sagesse qu'on a après coup. C'est la sagesse qu'on vous impose une fois que les choses se sont passées. Mais revenons un peu à cette histoire de pétrole. Lindsey Graham, c'est quelqu'un vers qui on peut se tourner. Il ne connaît pas grand-chose aux affaires internationales, il ne s'y intéresse pas vraiment, et il ne comprend pas grand-chose à ce sujet. Mais c'est un bon porte-parole pour les plus agressifs — ceux qui se voient comme l'empire, les plus agressifs, convaincus que rien n'est arrivé à leur empire, qu'ils dominent et qu'ils deviennent encore plus dominants. Et c'est important, parce qu'il parle, tout comme M. Trump, au nom d'une part très importante de la classe des employeurs ici, aux États-Unis. Alors oui, leurs propos peuvent sembler excessifs. Ils peuvent exagérer. Mais ce qu'ils disent, c'est ce que croient énormément de gens.

Ce n'est donc pas un hasard si on a vu la prise de contrôle du gouvernement vénézuélien, riche en pétrole, puis la tentative de prise de contrôle du gouvernement iranien, lui aussi riche en pétrole. Et je veux rappeler aux gens qu'il y a eu ce bombardement étrange d'un petit coin du Nigeria entre ces deux événements. Le Nigeria, c'est du pétrole. Ce qu'on voit là, c'est exactement ce que tu disais tout à l'heure, Glenn : cette idée qu'on pourrait devenir le centre du pétrole mondial. C'est une sorte

de fantasme impérial. L'idée qu'on pourrait contrôler le monde, cette fois en contrôlant son énergie, et plus précisément, le pétrole. Parce que, regarde, on se dit : on peut faire ci, on peut faire ça. S'emparer du Canada, c'est encore une part de pétrole. Faire des choses dans l'Arctique, c'est encore une offensive sur le pétrole.

Et puis, peut-être que nos alliés, les Européens, pourraient faire la guerre à la Russie, et qu'on pourrait démanteler la Russie et contrôler son pétrole. Voilà, on en a assez de ce genre de fantasmes. Ils sont fous, oui, mais fous d'une manière qui ne surprendrait pas si, en réalité, c'était l'inverse qui se produisait. Ce qu'on vit, c'est le déclin de leur pouvoir, et c'est ça qu'ils essaient de compenser. En psychologie, on appelle ça une formation réactionnelle. C'est une tentative, dans le monde du fantasme, de compenser, de masquer ce qui se passe vraiment. Et pendant ce temps, on garde l'esprit concentré sur autre chose, comme un bombardement au milieu du Nigeria, à un moment où, pour la plupart du monde, ça n'a aucun sens. Évidemment, on ne peut pas dire au monde ce qu'on fait. Alors on dit qu'on intervient pour protéger les chrétiens. Sérieusement ?

Oui, les chrétiens au Nigeria. Parce que tout devient crucial dès lors que ça peut servir à maintenir l'empire. Donc pour moi, et pour beaucoup de gens comme moi aux États-Unis, notre inquiétude, c'est ce que les États-Unis vont faire, et ce que leurs soi-disant alliés vont faire. Je pense, par exemple, que si l'Europe continue à attiser la guerre contre la Russie, vous, les Européens, pourriez être surpris de voir M. Trump prendre ses distances avec vous, et devenir de plus en plus hostile. Mais ce n'est pas ce qu'il veut. Ce n'est plus une priorité. Quand ils pensaient pouvoir gagner en Ukraine, et que ce serait le moyen de démanteler la Russie, cette illusion-là, ça faisait partie du jeu. Mais quand les Américains ont compris que ça n'allait pas se produire — et je pense qu'ils feront la même chose avec l'Iran — ils ont tout simplement perdu l'envie de faire la guerre.

Et ce n'est pas parce qu'ils manquent de l'imaginaire dont je viens de parler. Au contraire, il est malheureusement très fort. Mais ils ont un problème : la majorité du peuple américain n'est pas dedans. Je ne peux pas assez insister là-dessus, Glenn. Il faut que les gens comprennent, surtout en Europe. C'est la première fois que, dès le premier jour de cette guerre, la majorité de l'opinion publique aux États-Unis y était opposée. Il n'a pas fallu des mois, ni même des années. C'était le cas au Vietnam. C'était le cas en Afghanistan. C'était le cas en Irak. Mais pendant les premières semaines, les premiers mois, et même les premières années de ces guerres, l'opinion publique américaine faisait son petit numéro patriotique.

C'est seulement avec le temps, quand ça a commencé à coûter trop cher, quand trop de jeunes hommes et femmes sont revenus morts, blessés ou mutilés, qu'on a commencé à comprendre. Cette fois, il n'y a plus d'appétit pour ça. Ce que demandent les Américains aujourd'hui, c'est que le gouvernement les aide sur le plan économique. Et comme ils ne le voient pas faire, ils n'ont plus aucune patience pour les grands discours ou les projets grandioses. Le président, lui, est en difficulté à cause de la salle de bal, la salle de bal de la Maison-Blanche. On parle de quelques centaines de

millions de dollars, ce qui, aux États-Unis aujourd'hui, ne représente rien. C'est comme une pièce dans votre poche : si elle tombe par terre et que vous ne la ramassez pas, ça ne changera rien à votre journée. Pourquoi les Américains sont-ils comme ça ?

Parce que ça symbolise que l'argent qu'ils aimeraient voir dépensé pour leurs propres problèmes part ailleurs. Où ça ? Eh bien, ils ne veulent pas de ça. Et c'est sûr que, s'ils ne veulent pas d'une salle de bal à cinq cents millions de dollars, ils ne veulent certainement pas non plus d'une guerre en Iran qui coûte deux millions par jour. Je veux vous rappeler une chose : la plupart des Américains — mes étudiants ici à New York, où j'enseigne encore — si vous leur donnez une carte, la plupart ne sauraient même pas où se trouve l'Iran. Ce n'est pas dans leur univers. Ça ne les intéresse pas. Personne ne les a jamais intéressés à ce sujet. C'est trop loin, trop flou, vraiment flou. Ils ne veulent pas que l'argent public parte là-dedans. Non, ils ne le veulent pas. Et si quelque chose doit faire perdre les élections de mi-mandat à Monsieur Trump et aux Républicains en novembre, ce sera bien cette question-là.

#Glenn

Je pense que ça restera, eh bien, sans vouloir plagier Robert Kagan, comme l'une des plus grandes défaites stratégiques des États-Unis. Il y a tellement de choses qui partent en fumée avec cette affaire. Mais encore une fois, j'ai tendance à regarder la position des États-Unis dans le monde, leur économie, leur empire. Et bien sûr, sur le plan intérieur aussi, il y a énormément en jeu. Et ce n'est jamais bon signe quand il y a autant en jeu. Les politiciens ont tendance à faire des choses désespérées. En tout cas, merci beaucoup d'être venu et d'avoir partagé votre point de vue sur tout ça. Ce n'est pas toujours facile à suivre, le monde tourne très vite. Alors merci d'avoir apporté un peu de perspective.

#Richard Wolff

Glenn, c'est un vrai plaisir. Et je sais que je parle au nom de beaucoup de gens, y compris plusieurs de mes étudiants qui regardent vos émissions et en apprennent énormément. C'est un service vraiment important. Alors, au nom de nous tous, merci.

#Glenn

Merci, j'apprécie.